

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 66 (1927)

Heft: 18

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

**« DU PAYS »**

Lest « du pays ! » Quand une de nos maraîchères ou de nos ménagères a dit : « Vous savez, il est ou elles sont du pays ! », elle a tout dit. Il n'y a rien à « repiper ».

Il s'agit de légumes. Sous notre climat, nous sommes toujours, à la fin de l'hiver, tributaires, pendant un certain temps, de l'étranger, pour les légumes et les fruits. Ceux que nous mangeons alors nous viennent de France et d'Italie. Choux-fleurs, laitues, asperges et bien d'autres « du pays » se font un peu désirer ; ils sont encore le secret de nos jardins potagers.

Mais, soudain, les nôtres apparaissent sur le marché, frais et appétissants. Alors, arrrière les articles d'importation. On ne veut plus que les légumes ou les fruits « du pays ». « Comme ils sont meilleurs ! » disent les ménagères.

Tenez, il en est de même pour le jambon, le saucisson, la saucisse, quand on a dit : « C'est du salé de campagne ! » Du salé « de campagne », mais il rivalise avec le réputé salé « de Payerne ». Il est des gens qui feraient des lieux pour manger un bon jambon « de campagne », accompagné de choux « du pays », et arrosé d'un verre de petit blanc « de chez nous ». C'est un vrai menu de prince. De prince démocratique s'entend, et qui soit « d'ici ».

Allez ! on est bien de chez nous et malheur à qui viendrait le contester. Nous le sommes même parfois un peu trop, ne voulant rien savoir et admirer que ce qui est de « chez nous ». Gardons de nous ridiculiser par ce chauvinisme excessif et maladroit.

Il nous souvient d'une excursion charmante faite, en compagnie de deux amis, dans l'une des contrées les plus pittoresques et attrayantes de notre Suisse romande. Nous avions passé la nuit dans une localité d'un canton limitrophe du nôtre et, le lendemain matin, de bonne heure, nous nous remettions en marche. Nous cheminions dans un riant vallon, suivant, sous bois, un sentier qui bordait un ruisseau dont les méandres nous réservaient chaque fois quelque agréable surprise. Tout à coup, nous arrivions à l'orée de la forêt, dans un pâturage élevé, d'où le coup d'œil sur les sommets était admirable. Sur le chemin, une borne-frontière indiquait que nous entrions dans le canton de Vaud. Alors l'un de nos amis de s'écrier naïvement :

« Enfin ! nous voici chez nous ; comme l'air est différent ; comme on s'y sent mieux ! »

Quant à nous, borne à part, nous ne nous serions pas aperçus que nous avions franchi une frontière. Ce que c'est, tout de même ! X.

Une dette. — Tout en se promenant avec lui sur le boulevard, Dupont réclame à Durand 100 francs que celui-ci lui doit.

— Je ne les ai pas sur moi, répond le débiteur. — Oh ! ce n'est pas pressant ! dit le créancier, bienveillant. Je t'y fais penser, voilà tout. Tiens, viens me prendre pour dîner, demain.

Le lendemain, Durand ne vient pas au rendez-vous. Dupont reçoit de lui un télégramme qui dit en substance :

« Tu aurais bien dépensé 100 francs pour mon dîner. Ne m'attends pas. Nous sommes quittes. »

Un professeur distrait. — Dites donc, professeur, que pensez-vous des cheveux coupés à la garçonne ?

— Jai honte de le dire, Madame, mais je vous confesse que je n'en ai jamais mangé.

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

**L'AMOUAIRAO A LA BABELI**

L'ULYSSE à Quincon l'avai comenii à Pâques. Son père l'a einvoué pé lo canton de Berne, à Moutsedorf, po apprendre lo chevitsetutche bien adrai. Lo patron à l'Ulysse tegnai la pousta dao velâdzo. Noutron dzouveno lietai tserdzi d'corattâ de cé de lé, avoué la bissache fédérale, po bailli à tsacon lè papai que l'ai revêgnai.

Po governâ la télégraphisteri et décrouï cein que l'est marquâ si les rebiles ein papai, l'e avai on aôtro Vaodai qu'on lè desai Daniet. Cliau doù Velches l'ant binstou éta bons camérarde.

Mâ vaite pas lo Daniet que l'a voliu fréquentâ. Tot proûtsé dé la pousta, de l'âtore côté de la tserraire ; l'avai na galèze pernette que tegnai na boteca plienna de tsapi et de botiets à la moûda. L'étai la Babeli que démarârave avoué son père, lo vilhio Logueli.

Lo Daniet l'a comenici à guegnî les tsapi et à fêre na risette à la botecanna dao mimo coup. La Babeli vegnai totta rodzette derrai lo carro. N'a pas falliu grand temps po itre amouairao ti les doù, et quand lo Daniet l'a de : « Chepatsire avoué mé-? » la tsermalâre l'a de : « Ia ! ici ! »

Cein allave rique raque. Mâ lo vilhio Logueli né poave pas cheintre les éstrandz dé z'aotro cantons. L'a de à sa felie : « Nutte Velche per tsi no ! » L'a ronnâ, l'a djurâ, l'a fé na chette à tot freqassî. La pourra Babeli l'gnoussi, l'a tchurlâ, l'a fé la potte, tot cein po rein. L'a falliu dere à son grachâo : « Atié ! atié ! »

Lo Daniet l'étai quasî cinradzî. L'a djurâ dé sé reveindzî. L'a contâ l'apêche à l'Ulysse et sé sant arreindzî les doù po djuvi on tor dé sorte ao vilhio Logueli.

Quanqué dzo apri, l'étai lo martsî ài caienets, pé Moutsedorf. La pliaice l'étai plienna dé carrioles io les marchands veindant lão bétions.

Nôtre doù Vaodai se sant frusquâ quemet doù maquignons : l'ant betâ na grantâ roulière totte einbaozalaïe, onna carlette, onna barbiche, onna puchenta mostatse.

L'avant d'huve z'haore de condzi, tot cein que fallai ! Lo Daniet l'a eimpougnî quauqué bellets de cent et quauqué pice de doù francs dein la catsette dé la pousta, et via su lo martsî ài caienets !

L'ant marchandâ quemet dâi jui, ein chevitsetutche. L'ant fé martsî po atsetâ si troppi dé dzouvene caions, quaranté-dou bétions ein tot. Lo Daniet laissaï guegnî les bellets de ceint, et l'Ulysse baillai onna pice de doù francs po gâdzo. L'ant comenidâ d'aménâ ti les caienets à onze haore tsî lo vilhio Logueli. Stisse voliava baillî la moûnia ao carbaret dao Moutzqueronne, à midzo. L'arai on puchenta dinâ à medzi po ti les marchands.

Nion né sé maufiâve de rein. Lè doù lulu

sant rarrevâ pé la pousta, ao momeint jo la première carriole dé caienets s'est betaïe devant la boteca à la Babeli.

Lo vilhio Logueli l'a comenici à avri les ge quemet des bornicles et à reinvouï lo marchand pâlie liein. Mâ vaite d'huve, tré, quatre troppi dé caions que cein fasai des couilaïe d'infai.

Et l'ein arrevaï onco doù pé derrai !

« Tonnerverte ! » que fasai lo pourro vilhio. Né vû rein dé cliliâbité dein na boteca dé tsapi ! Allein vo z'ein ! Né rein atsetâ ! né sù pas allâ sù lo martsî !

Mâ l'Ulysse s'était arreindzi po ressimbillâ ao vilhio, et les marchands desai : « L'é vo, pardine ! On vo recougnâi bin ! Vo faut payî et vo kaisi ! » Lo derrai l'a veri la caisse et les caions tot épouairâo, ant fé mena d'einfatâ dein la boteca. La Babeli tchurlâve, lo Logueli djurâve. Les dzeins carattaint, les caions bouéant. Quin coumerço ! La police l'est arrevaïe et l'a reinvouï les marchands sù lo martsî avoué lao bétions.

Adon, l'Ulysse et lo Daniet l'avant remet tot cein que l'avaï robâ dein la cassette de la pousta. Fasant étâ de fêre l'ovrâdzo. Sant vegnû guegnî lo tredon tsi lo pourro Logueli, la pliionne sù l'orolhie, sein fêre asseimblant.

Lo Daniet l'avai on bocon pedi ein veyeint pliòrâ la Babeli. Mâ l'a de : « M'a falliû caponnâ, mâ ora, lo vilhio croquant l'a zu son affêre ! »

Et nion n'a jamé cognû, pé Moutsedorf, les doù maquignons dao martsî ài caions.

Suzette à Djan-Samuët.

A PROPOS DE LA GRIPPE

GET hiver que nous venons de passer, il a fallu, de bon cœur par force, le consacrer à la grippe. L'insupportable créature ! Elle s'est immiscée dans toutes nos affaires, faisant parler d'elle à tel point qu'on ne pouvait aller nulle part, ni en train, ni en tram, ni en autobus, ni au four, ni à la fontaine, sans entendre parler de thermomètre, de tisane, de sudorifiques et de soporifiques et sans entendre certains récits propres à rendre perplexe toute la Faculté... Celui-ci, chaque nuit à une heure, sentait, depuis le crâne à la plante des pieds, de petits soubresauts suivis d'une terrible démanegeaison... Celle-là croyait perpétuellement peler un oignon, tellement lui pleuraient les yeux et un troisième, étant aux portes du tombeau, avait réussi à s'en éloigner en mangeant du poireau et du jambon. On apprenait aussi que des familles entières étaient au régime des cataplasmes et des ventouses, que des municipalités étaient réduites à un membre, que le régent avait à midi, trente-neuf cinq et que conséquemment, toute la marmaille était lâchée dans le village. C'est alors qu'on se sent saisir par la consternation, puis par la terreur, et qu'en rentrant chez soi, on a les jambes molles et la tête en plomb. Le lendemain matin, on se réveille avec l'impression d'une grande incapacité physique et intellectuelle... Qu'est-ce qui ne va pas ? La tête ?... l'estomac ?... les jambes ?... Chaque membre, chaque organe interpellé répond en gémissant, et leur infortune propriéttaire murmure : « C'est la grippe ». Heureux alors, oui, trois et quatre fois heu-